

~~XI 643~~

IRÉNÉE CLUZEL

Docteur ès-lettres de l'Université de Paris
Membre correspondant de la « Real Academia de Buenas Letras »
de Barcelone

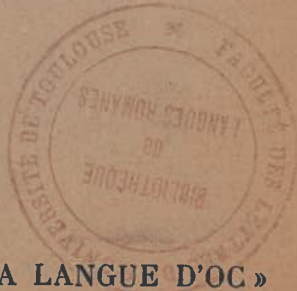
L'ÉCOLE DES JALOUX

(CASTIA GILOS)

Fabliau du XIII^e siècle
par le troubadour catalan
RAIMON VIDAL DE BEZALU

UNIVERSITÉ de TOULOUSE-LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIIONALES
LINGUISTIQUE

Annulé



COLLECTION DES « AMIS DE LA LANGUE D'OC »
PARIS

En dépôt à la LIBRAIRIE NIZET, 3 bis Place de la Sorbonne, PARIS
MCMLVIII

UNIVERSITÉ de TOULOUSE-LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIONALES
LINGUISTIQUE

L'ÉCOLE DES JALOUX

DU MEME AUTEUR :

- Le Fabliau dans la littérature provençale du Moyen-Age, Extrait des « Annales du Midi », tome 66, 1954, in-8°, *épuisé*.
- Le troubadour catalan Guilhem de Cervera, dit Cerveri (de Girone), Paris, 1956, 2 vol., in-4° (Thèse), *épuisé*.
- Trois « Unica » du troubadour catalan Guilhem de Cervera, dit Cerveri (de Girone), Extrait de « Romania », n° 305, 1956, in-8°.
- A propos de l'« Ensenhamen » du troubadour catalan Guerau de Cabrera, Extrait du « Boletín de la Real Academia de Buenas Letras », Barcelone, XXVI, 1954-56, in-8°.
- Jaufré Rudel et l'Amor de lonh, Extrait de « Romania », n° 309, 1957, in-8°.
- La condition sociale du troubadour catalan Guilhem de Cervera, « Actes du I^{er} Congrès de langue et littérature du Midi de la France, 1956 ».
- Les Chansons de geste françaises, traduction de l'ouvrage de Martin de Riguer, Paris, Librairie Nizet, 1957, in-8°.

Sous presse :

- La reine Yseut et le harpeur d'Irlande, « Bulletin bibliographique de la Société Internationale Arthurienne ».
- Les plus anciens troubadours et la légende amoureuse de Tristan et Yseut, « Mélanges Istvan Frank, Université de la Sarre ».
- Amanieu de Cercars, troubadour catalan ? « Revista de Filologia Espanola ».
- Le poète Théophile de Viau et les femmes.

IRÉNÉE CLUZEL

Docteur ès-lettres de l'Université de Paris
Membre correspondant de la « Real Academia de Buenas Letras »
de Barcelone

L'ÉCOLE DES JALOUX

(CASTIA GILOS)

Fabliau du XIII^e siècle
par le troubadour catalan

RAIMON VIDAL DE BEZALU

COLLECTION DES « AMIS DE LA LANGUE D'OC »
PARIS

En dépôt à la LIBRAIRIE NIZET, 3 bis Place de la Sorbonne, PARIS

MCMLVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
20 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR
FIL RENAGE NUMÉROTÉS DE 1 A 20.

I. — L'AUTEUR

On est fort mal renseigné sur le troubadour catalan Raimon Vidal. Les circonstances de sa vie ne nous sont connues que par les allusions personnelles qu'il fait notamment dans le poème dont le premier vers est : « Abrils issi'e mays intrava » (voir ci-après). Il ne s'agit guère d'ailleurs que de ce que nous appellerions aujourd'hui des « souvenirs de voyage ». Manuel Milà y Fontanals¹ a, dès 1861, exposé à son sujet tout ce qu'il était scientifiquement possible de préciser. Les travaux postérieurs, et particulièrement ceux de J. Massó-Torrents², n'ont guère fait que répéter les indications fournies par le savant et perspicace auteur des *Trovadores en España*.

Suivant les manuscrits, Raimon Vidal était originaire de Besalú³, localité de la province de Gironne, au sud-ouest de Figueras. J. Massó-Torrents propose dubitativement l'année 1160 comme date de naissance du poète, mais cette précision ne repose sur rien. Il faut donc s'en tenir

1. *De los trovadores en España*, Barcelone, 1861, p. 325 ss.

2. *Repertori de l'antiga literatura catalana, La poesia*, vol. I (seul paru), Barcelona, 1932, p. 155-162.

3. « Bezaudu » dans le ms, « Bezaldu » dans l'inventaire des livres de Berénguer de Copons, seigneur de Llor, dressé en 1423 (J. Massó-Torrents, *Repertori...*, p. 156, note 1). Milà y Fontanals a justement noté qu'il ne peut s'agir des « Bezaudun » du Dauphiné et de Provence, mais bien de l'antique *Bisuldunum* (*De los trovadores...*, p. 325).

aux déclarations de Milà y Fontanals : « Vivió Ramon Vidal á últimos del siglo duodécimo y principios del siguiente »⁴. Cette vague datation est seule admissible et scientifique ; elle est fondée sur les constatations suivantes :

— Dans les *Novas rimadas* qui débent par : « Abrils issi'e mays intrava »⁵, Raimon Vidal déclare nettement que le roi d'Aragon Pierre II « le Catholique » est vivant⁶. Or ce prince trouva la mort à la fameuse bataille de Muret en 1213, *terminus ad quem* du poème.

— Dans le *Castia Gilos*⁷, le troubadour parle *au passé* du roi Alphonse VIII de Castille, mort en 1214⁸. Cette date est donc un *terminus a quo* indiscutable.

Ces deux remarques permettent de situer l'activité littéraire de Raimon Vidal de Besalú dans les premières années du XIII^e siècle, avant et après 1213.

On pourrait toutefois objecter que le vers cité dans une note antérieure : « Vinc en la cort del rey N'Anfos (c'est-à-dire : Alphonse II d'Aragon « le Chaste », père de Pierre II « le Catholique ») donne à penser que Raimon Vidal de Besalú avait fréquenté la cour de Barcelone avant 1196, date de la mort d'Alphonse II « le Chaste ».

Mais il est permis de ne pas prendre à la lettre toutes les affirmations de Raimon Vidal faites dans les *Novas rimadas* dont il est question ; ce poème n'est pas obligatoirement autobiographique, et le ton général est celui d'une allégorie à la gloire d'anciens troubadours et protecteurs des troubadours. Raimon Vidal pouvait fort bien

4. *De los trovadores...*, p. 326.

5. Voir plus loin et Pillet-Carstens, *Bibliographie der troubadours*, Halle, 1933, p. 376.

6. « Vinc en la cort del rey N'Anfos, / del paire nostre rey cortes... » (*De los trovadores...*, p. 337).

7. Pillet-Carstens, *Bibliographie...*, p. 376.

8. « del rey de Castela, n'Anfos, / e qui era condutz e dos... » (vers 5-6 de notre édition).

parler de la cour d'Alphonse II d'Aragon par ouï-dire et non par expérience personnelle, tout comme il évoque d'autres monarques ou grands seigneurs « du temps jadis ». Le fait qu'il cite, parmi ses protecteurs (vrais ou supposés) des mécènes fameux, tels que le *Dalfi* d'Auvergne⁹ et *N'Ugo* de Mataplana¹⁰, est loin de résoudre le problème, puisque le premier est attesté jusqu'en 1234¹¹ et le second jusqu'en 1213¹². On peut donc n'accorder qu'une valeur très relative à l'objection que nous avons soulevée.

Tout en admettant cependant que notre poète ait pu atteindre l'âge d'homme avant 1196, la prudence commande de s'en tenir à la date indiscutable de 1213 comme « pivot » de son activité littéraire, qu'on pourrait donc fixer — très approximativement — entre 1200 et 1220 environ.

Quoi qu'il en soit, Raimon Vidal de Besalú, si l'on prête foi à ses déclarations, fut sans doute un troubadour (peut-être un jongleur) errant, qui visita la plupart des cours royales ou féodales de la Castille, de la Catalogne-Aragon et de la France d'oc (Auvergne, Provence, Toulousain, Foix, Mataplana, Cardona, Pallars, Urgel..., etc...)¹³. Le troubadour, on le voit, connaissait personnellement les territoires *del nostre lengage*, dont il parle dans les *Razos de Trobar*¹⁴.

Voilà, si l'on ne veut pas s'engager en de fragiles et discutables conjectures, tout ce qu'il nous est possible d'affirmer avec sécurité sur l'identité, la personnalité et la chronologie du poète-grammairien.

9. *De los trovadores...*, p. 333.

10. *De los trovadores...*, p. 337 notamment.

11. A. Jeanroy, *La poésie lyrique des troubadours*, Toulouse-Paris, 2 vol., 1934, tome I, p. 358.

12. A. Jeanroy, *La poésie lyrique...*, I, p. 434.

13. *De los trovadores...*, p. 337-339.

14. Voir plus loin, et C. Appel, *Provenzalische Chrestomathie*, 5^e éd., Leipzig, 1920, p. 195.

II. — L'ŒUVRE.

Raimon Vidal fut à la fois poète (lyrique ou narratif) et prosateur. Il a laissé :

— Deux poésies lyriques complètes (Pillet-Carstens, n° 411, 2 et 3)¹⁵.

— Trois fragments lyriques (Pillet-Carstens, n° 411, 1, 4 et 5) cités par lui-même dans « So fo el temps c'om era jays ».

— Un « Enseignement du jongleur » qui débute par le vers : « Abrils issi'e mays intrava » (Ed. W. Bohs, « Romanische Forschungen », tome XV, 1904, p. 204 ss.)¹⁶.

— Le *Judici d'Amor*, long développement sur un problème de casuistique courtoise, dont le premier vers est : « So fo el temps c'om era jays » (Ed. M. Cornicelius, thèse de Berlin, 1888)¹⁷.

— Une « nouvelle » ou même un « fabliau » au sens propre du terme, le *Castia Gilos*, que nous publions ci-après.

— Un traité de grammaire et de versification : *Las*

15. J. Mouzat, *Le troubadour Arnaut de Tintinhac* (Tulle, 1956), attribue la pièce « 411,2 » à Arnaut de Tintinhac, suivant le manuscrit « E ». Cet érudit se fonde surtout (p. 7-8) sur l'incertitude des attributions du ms « C », et sur le fait que la structure métrique du poème est identique à celle d'une œuvre d'Arnaut de Tintinhac (Pillet-Carstens, n° 34,1). Bien que ces arguments ne soient pas absolument décisifs, nous les admettons.

16. Voir : A. Jeanroy, *Histoire sommaire de la poésie occitane...*, Toulouse-Paris, 1945, p. 100.

17. Voir : A. Jeanroy, *Histoire sommaire...*, p. 101. F. Diez a donné une analyse très détaillée de cette « nouvelle » (*Essai sur les cours d'amour*, trad. de l'allemand... par le baron F. de Roisin, Paris-Lille, 1842, p. 46-56). Nous avons dit ailleurs que, selon nous, le terme de « nouvelle » désignait improprement cet ouvrage (*Le fabliau dans la littérature provençale du Moyen Age*, « Annales du Midi », tome LXVI, 1954, p. 318-319).

Razos de Trobar (Ed. E. Stengel, *Die beiden ältesten provenzalischen Grammatiken*, Marburg, 1878)¹⁸.

Suivant J. Anglade¹⁹, Raimon Vidal pourrait être aussi l'auteur de la *Doctrina (Art) de compondre dictatz*, dont on ne possède qu'une rédaction tardive et catalanisée²⁰.

Enfin, l'Italien Francesco da Barberino²¹ cite une phrase (traduite en latin) qu'il attribue à notre poète-grammairien. Malheureusement, par suite de l'état du manuscrit, le passage n'offre pas un sens bien clair. Le voici : « In milite quod fortitudinis deerat per audacie infusio-nem virtutem suppletur, ne militem verecunda (?) contempnere. » Cette citation ne se rapporte à aucun passage des œuvres connues de Raimon Vidal de Besalú.

Dans un article publié en 1954²², nous avons résumé le *Castia Gilos*, en le comparant au fabliau d'oïl intitulé « La Borgeoise d'Orliens »²³. Nous nous abstenons naturellement ici d'analyser la « nouvelle », puisqu'on en trouvera une traduction littérale après le texte original. Nous nous bornerons donc à rappeler nos conclusions antérieures : parmi les œuvres connues généralement sous le nom de

18. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve le célèbre passage : « Totz hom que vol trobar ni entendre, deu primerament saber qe neguna parladura non es naturalis ni drecha del nostre lengage mais acella de Franza e de Lemozi, o de Proenza o d'Alvergna o de Caersin ; per qe ieu vos dic qe quant ieu parlarai de Lemosity, qe totas estas terras entendas e totas lor vezinas et totas cellas qe son entre ellas..., etc. » (Appel, *Chrestomathie...*, p. 195-196). On sait que les Catalans adoptèrent le *lemozi*, comme idiome de la poésie lyrique jusqu'au XV^e siècle (Voir : Martin de Riquer, *La Lengua de los poetas catalanes medievales*, « VII^e Congrès international de Linguistique Romane... », volume II : Actes et Mémoires, Barcelona, 1955, p. 171-179). Le professeur M. de Riquer nous signale que, suivant un érudit espagnol qui étudie actuellement les *Razos de Trobar*, cet ouvrage ne serait pas du poète de Besalú, mais d'un homonyme.

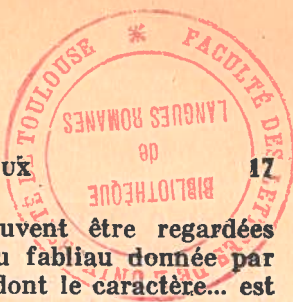
19. *Histoire sommaire de la littérature méridionale au Moyen Age*, Paris, 1921, p. 239.

20. P. Meyer, « Romania », tome VI, 1877.

21. A. Thomas, *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au Moyen Age*, Paris, 1883, p. 195.

22. Ir. Cluzel, *op. cit.*, p. 317.

23. A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général et complet des fabliaux*, Paris, 1872-1890, 6 vol., I, p. 117 et IV, p. 133.



novas rimadas, deux seulement peuvent être regardées comme répondant à la définition du fabliau donnée par Gaston Paris²⁴ : « un conte en vers dont le caractère... est d'être plaisant ». Ces deux ouvrages sont les *Novas del Papagai* d'un certain Arnaut de Carcassès (XIII^e siècle ?), et le *Castia Gilos*. La pauvreté de la littérature d'oc en brefs poèmes narratifs de « caractère plaisant » est donc incontestable ; on peut, en effet, opposer à nos deux seuls spécimens connus les 147 fabliaux écrits en langue d'oïl et conservés par la tradition manuscrite²⁵. Ce n'est pas le lieu pour discuter des causes possibles de cette énorme disproportion. Ce qui nous retiendra, c'est que l'un des deux spécimens d'un genre aussi peu représenté dans la littérature d'oc est précisément dû à Raimon Vidal, dont le récit est élégamment écrit et plus spirituel que ne le prétendait A. Jeanroy²⁶. Nous avons admis que l'honneur de l'invention ne revenait sans doute pas au troubadour catalan²⁷, malgré l'incertitude où nous nous trouvons sur la date de composition du fabliau d'oïl ; en effet, si, dans notre étude antérieure, nous nous sommes volontairement limité à la littérature de la France du Nord, « il existe un petit cycle de contes qu'on peut réunir sous ce titre : *le Mari trompé, battu et content* »²⁸. J. Bédier²⁹ cite, à l'appui de cette déclaration, des versions anglaise³⁰, alle-

24. *La littérature française au Moyen Age*, Paris 1888 p. 113. J. Bédier arrive à une définition à peu près semblable : « Les fabliaux sont des contes à rire en vers » (*Les Fabliaux*, Paris, 1895, p. 28-37).

25. J. Bédier, *Les Fabliaux...*, p. 37. Cet érudit ajoute : « Mais nous en avons assurément perdu un très grand nombre ».

26. *Histoire sommaire...*, p. 103.

27. Article cité, p. 322.

28. J. Bédier, *Les Fabliaux...*, p. 449. Notons cependant que, malgré J. Bédier, A. Jeanroy (*Hist. sommaire...*, p. 103), et Cl. Fauriel (*Histoire de la poésie provençale*, Paris, 3 vol., 1846, tome II, p. 389), le mari, dans le *Castia Gilos*, n'est pas « battu » par les valets (ou par l'amant).

29. J. Bédier, *Les Fabliaux...*, p. 299-301 et 449-450.

30. Il s'agit plus exactement d'un texte anglo-normand : « Le Chevalier, la Dame et le Clerc ». P. Meyer (« Romania », tome I, 1872, p. 70-71) a fait ressortir que, dans le poème anglo-normand, « tout est fin, de bon ton et presque distingué ». La dame ne cède au clerc que pour faire aussitôt pénitence, « et nous sommes tout-à-fait préparés à entendre qu'à sa mort, elle rendit son âme à Dieu ». Suivant P. Meyer, le *ms* a été exécuté en Angleterre vers le milieu du XIII^e siècle.

mande et italienne. Bien que ces dernières notamment soient toutes postérieures au *Castia Gilos*³¹, il est vraisemblable que nous sommes en présence d'un thème populaire fort ancien et très répandu.

Sur les deux spécimens du « fabliau » d'oc, il faut donc admettre qu'un seul peut-être, les *Novas del Papagai*³², peut avoir une origine méridionale.

En tout état de cause, Raimon Vidal de Besalú a su donner une teinte courtoise à l'anecdote brutale, cynique et vulgaire contée par le trouvère anonyme, sans toutefois la priver de *vis comica*. La « nouvelle » est, on en jugera, écrite dans une excellente langue littéraire, et les effets y sont ingénieusement ménagés. Si — nous l'admettrons — la « Borgoise d'Orliens » est supérieure au *Castia Gilos* par la verve proprement dite du récit, le troubadour catalan s'est indiscutablement racneté par une élégante discrétion qui témoigne d'un sens évident de la *mesura*.

31. Boccace, *Décameron*, Journée VII, nouvelle 7 ; Ser Giovanni Fiorentino, *Il pecorone*, Journée III, nouvelle 2..., etc...

32. Voir notre article cité p. 325. Même en ajoutant aux deux spécimens d'oc les quelques fabliaux catalans, dont les sujets ne sont d'ailleurs pas tous originaux (Voir : A. Pagès, *Le fabliau en Catalogne*, « *Estudis Univ. Catalans*, tome XIV, 1929 »), nous sommes toujours dans l'obligation de constater, par rapport à la littérature d'oïl, la grande pauvreté du « fabliau » provençal. Nous ne croyons pas d'ailleurs que cette pauvreté puisse être imputable au « naufrage » dont a parlé P. Meyer (*Les derniers troubadours de la Provence*, Paris, 1871, p. 5-6), car notre conviction est que, sur d'autres sujets, la poésie narrative occitane fut riche et florissante, mais nous pensons que l'esprit du « fabliau » répugnait, d'une façon générale, aux troubadours ainsi qu'à leurs auditeurs.

CASTIA GILOS

CASTIA GILOS D'EN R[AIMON] VIDAL DE BEZAUDU

Manuscrit : R, 132 verso - 133.

Editions : F.J.M. Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, tome III, Paris, 1818, p. 398 ; G. Galvani, *Osservazioni sulla poesia dei trovatori*, Modena, 1829, p. 391 ; K. Bartsch, *Provenzalisches Lesebuch*, Elberfeld, 1855, p. 29 ; M. Milà y Fontanals, *De los trovadores en España*, Barcelona, 1861, p. 133, note 12 (les premiers et derniers vers seulement) ; C.A.F. Mahn, *Die Werke der troubadours*, tome III, Berlin, 1886, p. 226 ; C. Appel, *Provenzalische Chrestomathie*, 5^e éd., Leipzig, 1920, p. 26.

Texte : Nous reproduisons le texte du manuscrit en n'introduisant qu'un très petit nombre de corrections, et sans rétablir, comme l'a fait notamment C. Appel, les formes régulières de la déclinaison, lorsqu'elles ne sont pas respectées. Les fautes peuvent sans doute émaner du copiste, mais, bien que grammairien, Raimon Vidal était catalan, et cette particularité pourrait rendre compte de quelques légères incorrections.

D'une façon générale, nous distinguons « i » de « j » et « u » de « v », et nous notons le son « k » par « qu » et non par « q ».

Unas novas vos vuelh comtar
que auzi dir a .I. joglar
en la cort del pus savi rey
que anc fos de neguna ley,

del rey de Castela, n'Amfos,	5
e qui era condutz e dos,	
sens e valors e cortezia	
e engenh de cavalayria ;	
qu'el non era onhs ni sagratz,	10
mas de pretz era coronatz	
e de sen e de lialeza,	
e de valor e de proeza.	
E a lo rey fag ajustar	
man cavayer e man joglar	
en sa cort, e man ric baro :	15
e can la cort complida fo,	
venc la reyna Lianors,	
e anc negus no vi son cors.	
Estrecha venc en .I. mantelh	
d'un drap de seda, bon e belh,	20
que hom apela sisclato ;	
vermelh ab lista d'argen fo,	
e.y ac .I. levon d'aur devis.	
Al rey soplega pueys s'asis	
ad una part lonhet de luy.	25
Ab tan ve.us .I. joglar, ses bruy,	
denan lo rey franc, de bon aire,	
e.l dis : « Rey, de pretz, emperaire,	
ieu soi vengut aisi a vos,	
e prec, sieus platz, que ma razos	30
si'auzida e entenduda ».	
E.l rey dis : « M'amor a perduda	
qui parlara d'aisi avan,	
tro aia dig tot son talan ».	
Ab tan lo joglar issernit	35
a dig : « Franc rey, de pretz garnit,	
ieu soi vengutz de mon repaire	
a vos per dir e per retraire	
un' aventura que avenc	
sai, en la terra don yeu venc,	40
a .I. vassalh aragones.	
Be sabetz lo vassalh qui es.	
el a nom n'Amfos de Barbastre.	
Ar aujatz, senher, cal desastre	
li avenc per sa gilozia.	45

13. - al lo r. Appel : ac lo r.

30 - Appel : s. plaz
 corrige (1^{er} mot) : lai.

33 - Appel : aici

40 - Appel

Molher bel'e plazen avia
 e sela que anc no falhi
 vas nulh *home* ni anc sofri
 precx de nulh hom de s'encontrada 50
 mas sol d'un, don era reptada,
 qu'era de son alberc privatz,
 d'aquel de son marit cassatz.
 Mas Amors tan fort lo sobrava
 per que alcuna vetz pregava 55
 la molher son senhor, n'Alvira,
 don ilh n'avia al cor gran ira ;
 pero mais amava sofrir
 sos precx que a son marit dir
 res per que el fos issilhatz,
 car cavayers era prezatz 60
 e sel que.l marit fort temia,
 car de bona cavalaria
 non ac sa par en Arago.
 — « Doncx, dis lo rey, aquest fo
 lo cortes Bascol de Cotanda ». 65
 — « Senher, oc ! Er aujatz la randa
 co.l pres de la bela n'Alvira,
 car res de tot cant hom dezira
 non poc conquere ni aver
 tro al marit venc a saber, 70
 que.l disseron siey cavayer
 tug essem en cosselh plenier :
 — Per Dieu ! trop gran bauzia
 fai En Bascol que cascun dia
 pregua ma dona et enquer ; 75
 e dic vos que tan lo.i sofer
 que coguos en seretz ses falha ! —
 Et el respos : — Si Dieu mi valha,
 si no m'era a mal tengut,
 tug seriatz ars o pendut, 80
 car non es faitz c'om creire deya !
 E tug o dizetz per enveya,
 car sobre totz [ilh] val e sap.

48 - hom (-1)

49 - d'senc. Appel corrige : p. de n. hom'en s'e.

51-52 - Appel, après Lévy, propose de corriger : « qu'era de son marit privatz, /d'aquel de son alberc cazatz ». Nous conservons le texte du *ms* (voir notre traduction)

61 - Appel

corrige : « ...que.l maritz fort tenia / car. De bona cavalaria..., etc... »
 Nous conservons le texte du *ms* (voir notre traduction)

64 - (-1)

73 - (- 2)

83 - Appel corrige : car sobre

Mas ja Dieu no mi sal mon cap, si ja may negus mi retrai de res que Na Alvira fai, s'ieu per la gola non lo pen, que ja no.n trobara guiren- Ab tan parlet .I. cavaier	85
[e] fel e vilan e leugier :	90
— Senher, cant auretz pro parlat e viltengut e menassat, sieurs dirai yeu d'aquest afar com o poiretz en ver proar si ama ma dona o non :	95
— Fenhetz vos c'al rey del Leon voletz anar valer de guerra : e si ja podetz d'esta terra En Bascol traire ni menar, ve.us mon cors per justiziar ;	100
aissi.l vos lieure a prezen- (So dis lo rey : Et yeu lo pren !) Ab tan ve.us lo cosselh partit, et .I. de sels que l'ac auzit, per mandamen de son senhor,	105
vas l'alberc d'En Bascol s'en cor e dis li : 'N Bascol de Cotanda, saluda.us mo Senher e.us manda sieurs poira al mati aver, car de guerra ira valer	110
al rey de Leon senes falha- Et el respos : Si Dieu mi valha, mot voluntier irai ab luy ! — Pueys el dis suavet, ses bruy :	115
No farai jes, que non poiria ! — E.l messatje, plen de feunia, tornet o dir a son senhor :	120
— Senher, vist ai vostre trachor, e dis que ab vos anara ; dis ? oc ! mas ja re no.n fara, qu'ieu conosc be e say que.l tira- E.l senher non ac jes gran ira	

totas v. e. s. 90 - (- 1) Appel propose de remplacer : *leugier[s]*
par : *lauzengier[s]* 96 - Appel : rey de L.
102 - Appel corrige : so dis lo bars. Nous conservons le
texte du manuscrit, en supposant une intervention du roi de Castille
(voir notre traduction) 109 - Appel : al matin

can auzi que son cavayer ira ab el ses destorbier, e dis : Ben pot paor aver sel que s'es mes en mon poder e lieurat a mort per delir, que res de mort no.l pot gandar s'En Bascol va en est viatge, e ja no.m camjara coratje per promessa ni per preguieira- Ab tan s'es mes en la carrieira, dis qu'ira En Bascol vezer, c'Amors fai planher e doler ; et en planhen soven dizia ab greus sospirs, la nueg e.l dia : Amors, be.m faitz far gran folor, que tal res fas vas mo senhor que, s'el sol saber o podia. res la vida no.m salvaria.	125
E saber... o sabra el ben, car ieu non anarai per ren la on mo senher anar vol. E jes aissi esser no sol c'anc no fes ost qu'ieu no.i anes, ni assaut en qu'el no.m menes ; e si d'aquest li dic de no, sabra be per cal occaizo soi remazutz, a mon vejaire. Mas ieu say com o poirai faire : dirai li que mal ai avut... e enquera no m'a laissat, per que metge m'a cosselhat que.m fassa .I. petit leujar — Ab tan s'es fag lo bras liar e.l cap estrenher fort ab benda, e dis que ja Dieu joy no.l renda si ja lai va, qui non lo.n forsa, c'Amors, que.l fai anar e dorsa, li tol lo talen e.l trasporta. Ab aitan sonet a la porta lo senhor N'Amfos autamen,	130 135 140 145 150 155 160

131 - contrairement à ce que note Appel, *ni* ne manque pas. 141 - Appel corrige, sans nécessité : e saber o *poira* el ben
143 - Appel : lai o m. s. 151 - lacune 159 - fai anar a dorsa. Appel : f. a. ad orsa. Nous proposons une autre solution

e hom li vai obrir corren.	
[De]dins intr'e'N Bascol saluda :	
— Senher, sel Dieu nos fass'ajuda	165
que venc sus en la crotz per nos ! —	
Dis lo senhor : Oc, et a vos,	
Bascol, don Dieu gaug e salut ;	
digatz, e que avetz avut ?	
— Per Crist, Senher, gran malautia —	170
— E co sera ? Qu'ieu ja volia	
anar en ost ; no.y anaretz ? —	
— Senher, si m'ajut Dieu ni fes,	
be vezetz que no.y puesc anar,	
e peza.m mot, si Dieu mi gar ! —	175
Dis lo senhor : Oc, et a me,	
En Bascol, .II. tans, per ma fe,	
qu'ieu non puesc mudar que no.y an,	
e vau m'en :a Dieu vos coman. —	
— Senher, et yeu vos a sa maire —	180
Ab tan, lo senhor de bon aire	
s'en va, e.l cavaier reman ;	
e.l bo mati, a l'endeman,	
a fag sos cavals enselar	
e pres comjat, ses demorar,	185
et eys del castel mantenen,	
iratz e ples de mal talen,	
car En Bascol es remazutz.	
E es a .I. castel vengutz	
a .II. legas lonhet d'aqui ;	190
e tan tost can lo jorn falhi,	
el a son caval esselat	
e pueja, e si a levat	
detras si <i>un trotier</i> pauquet.	
Ab tan, en la carriera.s met	195
e torna s'en dreg a Barbastre,	
e ditz que bastra mal enpaste	
la nueg, si pot, a sa molher.	
Lo caval dels esperos fer	
e broca tan que al portel	200

(voir notre traduction)

164 - Nous lisons : Dins intr en
bascol s. (-1). Appel : Dins intra, e'n Bascols s.

165 - Appel :
vos fass' ajuda. Il nous semble que le ms porte : nos.

190 - Appel corrige : :II: legas lonhet d'a (en supprimant le 1^{er} mot),
mais, si l'on admet la synérèse : doas, la correction est inutile.

195 - de trassion trocier p. La correction est d'Appel.

es vengut suau del castel
 dous la cambra de sa molher.
 La caval laissa al trotier,
 e dis : Amicx, aten m'aisi-
 Ab tan, vay avan e feri 205
 un colp suavet de sa man.
 E.l pros dona, ab cor sertan,
 cant al portel sonar auzi,
 dis : Donzela, leva d'aqui,
 leva tost sus, e vay vezer, 210
 donzela, qu'ieu noca.y esper
 cavayer ni home que vengua-
 — Ja Dieu, dis ela, pro no.m tengua
 s'ieu non cre que mo Senher sia
 que m'asage ma drudaria 215
 d'En Bascol, car huey no.l segui ! —
 Ab aitant, autre colp feri :
 A, donzela, leva tost sus ! —
 E dis : Ja non atendrai pus
 c'ades non an vezer qui es- 220
 Lo portel obri demanes ;
 el intret e dis, al intrar :
 Donzela, trop m'as fag estar
 Donzela, trop m'as fag estar
 aisi ; que no.m venias obrir ?
 No sabias degues venir ? — 225
 — Non, Senher, si.m don Dieu bon astre ! —
 Ab tan, lo senher de Barbastre
 vai enan en guiza de drut ;
 e ve.l vos dreg al lieg vengut.
 Et agenolha.s mantenen 230
 e dis : Bela dona plazen,
 ve.us aisi vostr'amic coral,
 e per Dieu ! no.m tenguatx a ma!
 c'uey ai per vos l'anar laissat...
 de mo Senhor, a qui fort peza. 235
 Mas l'Amor qu'en me s'es empreza
 no.m laissa alhondres anar,
 ni de vos partir ni lonhar ;
 don yeu sospir mantas sazos-

222 - Appel suit le manuscrit : et. Le sens est plus clair en corrigéant.
 224 - Appel corrige : no.m *venguest* obrir. On peut admettre la synérèse : venias. 234 - lacune après ce vers.

- Dias me, Senher, qui es vos ? — 240
 — Dona, e non entendes qui ?
 Vevos aisi lo vostr'ami,
 Bascol, que.us a loncx temps amada —
 Ab tan, la dona s'es levada
 en pes e a.l ben conogut, 245
 son marit, mas pauc l'a valgut,
 e crida tan can pot en aut :
 Per Crist ! trachor, degun assaut,
 don pieitz vos prenda, no fezetz,
 que pendut seretz demanes, 250
 que res de mort no.us pot estorsen ! —
 Pren l'als cabelhs, comens'a torser
 aitan can pot, ab ambas mas :
 mas poder de dona es vas,
 que de greu maltrag leu se lassa, 255
 e fier petit colp de grieu massa.
 E cant ela l'ac pro batut
 e rossegat e viltengut
 — ses tornas, que anc no.l rendet —,
 ieys de la cambra, l'us sarret. 260
 Ar laissat son marit jauzen
 aisi com sel que mal no sen,
 que semblan l'es que sia fina.
 Ela del tost anar no fina
 vas la cambra del cavayer 265
 c'Amors destrenhi'a sobrier,
 e troba so que pus dezira ;
 ela lo pren, vas si lo tira,
 e comta.l tot cossi l'es pres.
 Pueys l'a dig : Bels amicx cortes, 270
 ara.us don aisi de bon grat
 so c'avetz tostemp dezirat,
 c'Amors o vol e m'o acorda ;
 e laissez lo boc en la corda
 estar, sivals entro al jorn, 275
 e nos, fassam nostre sojorn ! —
 Aisi esteron a (gran) delieg
 tro al senh, abdos en .I. lieg,
 que.l dona levet, issi s'en,
 et escrida tota la gen 280
 a lurs albercx e comtet lur :
 Aujatz, dis ela, del tafur
 En Bascol, co.m volc enganar :

a nueg venc al portel sonar ; en semblansa de mo Senhor intret, en guiza de trachor, a mon lieg, e volc me aunir ; mas yeu m'en saup trop jen guerir : dins en ma cambra l'ai enclaus —	285
Tug ne feron a Dieu gran laus e dizon : Dona, be.us n'es pres, sol c'ades mueira demanes, car hom non deu trachor sofrir —	290
Ab tan, se son anatz garnir, e corron tug vas lurs albercx : als us viratz vestir ausbercx, als autres perpunhs et escutz, capels, cofas et elms agutz ; l'autre.s prenou lansas e dartz ; sempres venon de totas partz candelas e falhas ardens.	295
E, can N'Amfos auzi las gens aisi vas si venir garnidas, dedins a las portas tampidas et escridet : Senhors, no sia ! per Dieu, lo filh Sancta Maria, que N'Amfos, vostre senhor, so —	300
Et els trencou ad espero las portas per tan gran poder que fer ni fust no.y poc valer.	305
E, cant el trencar las auzi, tost en .I. escala salhi, e puget en .Ia. bestor, e pueis gitet l'escala por.	310
Mantenen an tot l'uys trencat, e son vengut al lieg armat, e cascus tan can pot sus fer, car cujon l[o] aqui trober.	315
E, can non [l'an] laïns trobat, son tug corrossos et irat, e.l dona n'ac son cor dolen ; e, mentre l'anavon queren,	320

307 - qu'en bascol. Il faut évidemment corriger, mais Appel l'a fait sans le signaler. 308 - Appel corrige : et ilh trencou
317 - poc 318 - Au sujet de la forme « trober », Appel se demande s'il s'agit d'un catalanisme. Nous y voyons plutôt un infinitif « épique » (voir P. Meyer, *Daurel et Beton*, S.A.T.F., 1880, p. XXXVIII)

vas la bestor fai .I. esgart
 e vi l'escal'a .Ia. part
 que sos maritz ac por gitada, 325
 e tornet dir a sa mainada :
 Baros, yeu ai vist lo trachor :
 ve.l vos en aquela bestor ;
 dressatz l'escala e pujatz,
 e si'ades totz pessejatz 330
 que sol no.l laissezz razonar ! —
 Ab tan, N'Amfos pres a cridar :
 Baros, e quinas gens es vos ?
 Non conoissetz degus N'Amfos,
 lo vostre senhor natural ? 335
 Ieu soi sel, si Dieus mi sal !
 e, per Dieu ! no.m vulhatz aussir —
 E la dona fes .I. sospir ;
 al dissendre gitet .I. crit,
 can tug conogro son marit. 340
 Ar crida, plora, planh e bray :
 Bel senher dos, tan fol assay
 co vos auzes anc enardir ?
 Car tan gran paor de morir
 non ac mais negus natz de maire ! 345
 Bel senher dous, franc, de bon aire,
 per amor Dieu, perdonatz me,
 e truep, sieus platz, ab vos merce,
 senher, que yeu no.us conoissia,
 si.m sal lo filh Sancta Maria ! 350
 Enans me cujava de vos
 qu'En Bascol de Cotanda fos —
 Et el respos : Si Dieu mi sal,
 no m'avetz fag enueg ni mal
 de que.us calha querer perdon. 355
 Mas a me, que.l pus fals hom son,
 e.l pus tracher que anc fos natz,
 amiga dona., m perdonatz,
 qu'ieu ai vas mi meteis falhit
 e.l vostre valen cors aunit, 360
 e, per colpa e per foldat,
 mon bon cavayer adzirat !
 E,per colpa de lauzengiers,
 m'es vengutz aquest destorbiers
 et aquesta desaventura. 365

- Amiga dona, franqu'e pura,
per amor Dieu, perdonatz me,
e true[p] ab vos, sieus plai, merce,
e ajam .II. cors ab un cor,
qu'ieu.s promet que mays a nulh for 370
non creirai lauzengiers de vos,
ni sera tan contrarios
nulh hom que mal y puesca metre —
— Aras, dis ela, faitz trametre,
senher, per vostre messatgier — 375
— De gaug, dona, e volontier
ho farai, pus vey c'a vos play —
— Senher, oc ; et enqueras may ;
En Bascol anaretz vezer,
e digatz li que remaner 380
vos a fag, tro sia gueritz —
Ab tan, es de l'alberc partitz,
e fai so qu'ela li [de]manda ;
vezer va Bascol de Cotanda,
e trames per sos cavayers, 385
c'anc may [us] tan gran[s] alegriers
non crec ad home de son dan.
E que.us iri'alre comtan ?
Vas l'alberc tenc de son vassalh
En Bascol ; dreg vas lo lieg salh, 390
e estet suau e en pauza,
e ac be la fenestra clauza :
Bascol, dis el,e cossieus vay ? —
— Per Crist, senher, fort mal m'estai,
e agra.m be mestier salut ! 395
E cosi es tan tost vengut ? —
dis En Bascol a son senhor.
— Bascol, ieu per la vostr'amor
soi remazutz e remanrai,
que ja en ost non anarai 400
si vos ab mi non anavatz —
— Ieu, senher, guerrai, si Dieu platz,
e pueis farai vos de bon grat
tota la vostra volontat —
Ar s'en tornet vas son ostal, 405
e fo ben jauzen de son mal ;
e estet be, si Dieu be.m don,

car el tenia en sospeison
 sela que falhit non avia.
 Mais ela saup de moisionia 410
 trop may que el, segon que .m par,
 per qu'ieu, francx rey, vos vuelh [pregar],
 vos e ma dona la reyna,
 en cuy pretz e beutat s'aclina,
 que gilozia defendatz 415
 a totz los homes molheratz
 que en vostra terra estan ;
 que donas tan gran poder an,
 elas an be tan gran poder
 que messonja fan semblar ver 420
 e ver messonja eissamen,
 can lor plai, tant an sotil sen.
 Et hom gart se d'aital mestier,
 que no .n esti'en cossirier
 tostemps mais, en dol et en ira, 425
 que soven ne planh e .n sospira
 hom que gilozia mante ;
 mai nulh mestier no fara be,
 qu'el mon tan laia malautia
 non a, senher, can gilozia, 430
 ni tan fola ni tan aunida,
 que pietz n'acuelh e mens n'evida,
 e es ne pieitz apparians,
 c'ades li par que .l vengua dans. » —
 — Joglar, per bonas las novelas 435
 e per avinens e per belas
 tenc,e tu que las m'as contadas,
 e far t'ai donar tals soldadas
 que conoisiras per vertat
 que de las novelas m'agrat. 440
 È vuelh c'om las apel mest nos
 Tostemps may « Castia gilos » — »
 Can lo rey fenic sa razo,
 anc non ac en la cort baro,
 cavaier, donzel ni donzela, 445
 sesta ni sest, ni sel ni sela,
 de las novas no s'azantes
 e per bonas non las lauzes,
 e que cascus no fos cochos
 d'apenre « Castia gilos ». 450

L'ÉCOLE DES JALOUX

TRADUCTION

TRADUCTION¹

L'ECOLE DES JALOUX

Je veux vous conter une « nouvelle » que j'ai ouï dire par un jongleur à la cour du plus sage roi qui ait jamais été au monde², c'est-à-dire du roi de Castille, Alphonse, chez qui régnaient l'hospitalité, la générosité, l'esprit, la valeur, la courtoisie et tout l'art de chevalerie ; il n'était ni oint ni consacré³, mais couronné de mérite, d'intelligence, de loyauté, de vaillance et de prouesse. Le roi fit assembler à sa cour maint chevalier, maint jongleur et maint noble baron ; et, lorsque la cour fut réunie au complet, arriva la reine Eléonore⁴ ; nul ne vit sa personne. Elle vint étroitement enveloppée d'un manteau fait de ce drap qu'on appelle cisclaton⁵ ; il était vermeil avec une lisière d'argent, et il y avait un lion d'or dessiné⁶. Elle s'incline devant le roi, et prend place à quelque distance de lui. A ce moment un jongleur s'approche sans bruit du bon et noble monar-

1. L'abbé Millot (*Histoire littéraire des troubadours*, Paris, 1774, 3 vol., tome III, page 296-307) a donné une adaptation abrégée, mais élégante et assez fidèle du « Castia gilos ».

2. mot à mot : qui ait jamais été dans aucune religion.

3. Nous voyons là une allusion aux prétentions impériales du roi.

4. Eléonore d'Angleterre, femme d'Alphonse VIII.

5. Il s'agit d'une somptueuse étoffe de soie orientale (Voir : *Flamenco*, éd. P. Meyer, Paris, 1865, glossaire).

6. Millot : « (le manteau) avait pour blason un lion d'or ».

que et lui dit : « Roi de mérite, empereur⁷, je suis ainsi venu vers vous, et je vous prie, s'il vous plaît, d'ouïr et d'entendre mon discours ». Le roi dit : « Mon amour est perdu pour celui qui dorénavant parlera, jusqu'à ce que ce jongleur ait exposé toute son intention ». Alors le jongleur distingué reprit : « Bon roi, plein de mérite, je suis venu vers vous de mon pays, pour dire et raconter une aventure qui est arrivée là-bas, dans la terre d'où je viens, à un vassal aragonais. Vous savez bien qui est le vassal : il a nom Alphonse de Barbastre. Ecoutez, seigneur, quelle catastrophe lui advint à cause de sa jalousie. Il avait une belle et aimable femme, telle qu'elle n'avait jamais commis une faute en faveur d'un homme, et jamais souffert les prières amoureuses d'un homme de sa contrée, excepté d'un seul, dont on murmurait, qui était familier de sa maison et tenait un fief de son mari⁸. L'amour subjuguait tant [ce jeune homme] que, parfois, il priaït tendrement l'épouse de son seigneur, Dame Elvire. Elle en concevait en son cœur une grande colère, mais elle préférait souffrir ses prières plutôt que de rapporter à son époux rien qui pût exposer le gentilhomme à l'exil⁹, car c'était un chevalier estimé et que le mari considérait fort¹⁰ ; il n'avait pas son pareil en fait de bonne chevalerie dans tout l'Aragon. » — « C'était donc, dit le roi, le courtois Bascol de Cotanda ». — « Oui, sire. Mais écoutez quelle faveur il reçut de la belle Elvire : il ne put rien conquérir ni obtenir de tout ce qu'un homme désire, jusqu'au jour où la chose vint à être connue du mari, car les chevaliers de ce dernier la lui rapportèrent, tous ensemble, en conseil plénier : — Par

7. On peut comprendre aussi : « Roi, empereur du mérite..., etc... », mais nous pensons qu'il y a là, comme ci-dessus, une allusion aux prétentions impériales d'Alphonse.

8. Nous adoptons l'interprétation de Millot (voir : Lévy, *Petit Dict., cazat*, sous : *cazar*). Cette acception, en donnant un sens satisfaisant, rend inutile la correction proposée par Appel.

9. ou : à la mort (mot à mot : à la ruine, à la destruction).

10. Le sens que nous donnons à *temia* n'est pas, croyons-nous, attesté, mais il nous paraît acceptable, et permet d'éviter la correction d'Appel. D'ailleurs, dans le vocabulaire courtois, le verbe *temer*, s'appliquant à la *dona*, paraît bien traduire une sorte de considération respectueuse (voir : Bernart de Ventadour, éd. C. Appel, Halle, 1915, pièce 10, vers 39, page 63 ; et pièce 15 vers 43, page 87, etc...).

Dieu ! quelle excessive folie commet Bascol, qui chaque jour supplie Madame et la requiert d'amour ; et je vous dis qu'on l'y tolère tant que vous serez cocu sans faute ! — Et le seigneur répondit : — Que Dieu me soit en aide ! Si la chose ne m'était pas imputée à mal, vous seriez tous brûlés ou pendus, car ce n'est pas là une action qu'on doive croire. Vous le dites par envie, car mon épouse s'élève, au-dessus de tous, par son mérite et son intelligence. Mais que Dieu ne me sauve pas la tête si je ne fais prendre par le col, sans qu'il trouve rémission, celui qui me rapporterait jamais quoi que ce soit au sujet des actes de Madame Elvire ! — Un chevalier félon, vilain, et d'esprit léger, prit alors la parole : — Seigneur, lorsque vous aurez assez parlé, injurié et menacé, je vous dirai, moi, comment vous pourrez, en cette affaire, éprouver en vérité si Madame aime ou non : feignez de vouloir aller porter secours au roi de Léon dans la guerre qu'il soutient ; et, si vous pouvez arracher Bascol de cette terre et l'emmener avec vous, je vous livre mon corps pour en faire justice ! — (Je l'accepte, moi, dit le roi)¹¹. Là-dessus, l'assemblée se sépare, et l'un de ceux qui avaient écouté court, sur l'ordre de son seigneur, à la demeure de Bascol, et lui dit : — Seigneur Bascol de Cotanda, Monseigneur vous salue et demande s'il pourra disposer de vous, demain matin, car il ira sans faute porter secours au roi de Léon dans la guerre [qu'il soutient]. — Bascol répond : — Que Dieu me vienne en aide, j'irai très volontiers avec lui. — Puis, à voix basse, il dit sans bruit : — Je ne le ferai pas, car je ne pourrai. — Le messenger, plein de méchanceté, revint le dire à son maître : — Seigneur, j'ai vu votre traître ; il dit qu'il ira avec vous. Il le dit ? Oui ! Mais il n'en fera rien car je sais bien que cela lui est désagréable. — Le seigneur ne ressentit pas une grande colère lorsqu'il entendit rapporter que son chevalier irait avec lui sans aucun émoi ; il dit : — Il peut bien avoir grand peur celui qui

11. Nous supposons ici que le roi de Castille, indigné contre le « chevalier félon », intervient en interrompant le jongleur, comme au vers 64. Cette hypothèse permet de conserver la leçon du manuscrit. Appel corrige. Avant lui, Millot avait traduit : « Je l'accepte, répondit Balbastre (sic) ».

s'est mis en mon pouvoir et exposé à être livré à la mort, car rien ne peut le sauver de la mort, si Bascol entreprend ce voyage ; il ne fera changer ma volonté ni par promesse ni par prière. — Le seigneur se met alors en route et dit qu'il ira voir Bascol, Bascol que l'amour fait gémir et souffrir. En gémissant, il disait souvent, avec de profonds soupirs, nuit et jour : — Amour, tu me fais bien commettre une grande folie, car j'agis envers mon seigneur d'une façon telle que, s'il pouvait seulement l'apprendre, rien ne me sauverait la vie. Et l'apprendre... il l'apprendra bien, car je n'irai pour rien au monde là où mon seigneur veut aller. Or, ce n'est pas la coutume, car il n'est jamais allé à la guerre sans que je m'y rendisse, ni à une attaque sans m'emmener. Si je lui refuse pour cette affaire, il saura bien, il me semble, le motif qui m'a fait rester. Mais je sais comment je pourrai faire : je lui dirai que j'ai eu une maladie... et qu'elle ne m'a pas encore quitté, et que, pour cette raison, le médecin m'a conseillé de me faire un peu saigner. — Alors, il s'est fait lier le bras et serrer étroitement la tête avec une bande ; il déclare renoncer à toute joie s'il va, sans y être contraint, là [où son seigneur veut l'emmener], car Amour, qui le pousse et le tourmente¹², lui ôte tout sentiment et le rend fou¹³. Cependant, le seigneur Alphonse sonna énergiquement à la porte ; on va lui ouvrir en courant. Il entre et salue Bascol [qui lui dit] : — Seigneur, que Dieu nous soit en aide, ce Dieu qui vint pour nous sur la croix. — Le seigneur répondit : — Oui, et à vous, Bascol, que Dieu donne joie et santé. Dites, et que vous est-il arrivé ? — Par le Christ, seigneur, une grave maladie — Et qu'en sera-t-il ? Car je voulais aller en campagne ; vous n'irez pas ? — Seigneur, que Dieu et la Foi me viennent en aide ! Vous voyez bien que je n'y puis aller, et, Dieu me garde ! cela me déplaît fort. — Le seigneur lui dit : — Oui, certes, et à moi, Bascol, deux fois plus, par ma foi ! car je ne puis faire autrement que

12. La lecture d'*Appel anar ad orsa* est attestée (Lévy, *Petit Dict.*, sous *orsa*), mais le sens est douteux. Comme il existe, d'autre part, un verbe *dorsar* (Lévy, *Petit Dict.* : battre, fouetter), nous proposons cette correction.

13. Lévy, *Petit Dict.*, : *trasportat de testa*, fou, aliéné.

d'y aller, et je m'en vais. Je vous recommande à Dieu. — Seigneur, et moi je vous recommande à sa mère. — Là-dessus, le noble sire s'en va, et le chevalier reste seul. De bonne heure, le lendemain [Alphonse] fait seller ses chevaux, prend congé sans tarder, et sort aussitôt du château, irrité et plein de mauvaises intentions car Bascol est resté chez lui. Il se rend à un château, à deux lieues de là ; dès que le jour baisse, il selle son cheval et monte, avec, derrière lui, un jeune valet. Il se met donc en route et retourne droit vers Barbastre, en se disant qu'il fera cette nuit, s'il le peut, un mauvais parti¹⁴ à son épouse. Il pique tant des éperons qu'il arrive sans bruit au guichet, sous la chambre de sa femme. Il laisse le cheval au valet et lui dit : — Ami, attends-moi ici. — Cependant, il s'avance et frappe doucement de la main [à la porte]. La noble dame, en entendant sonner au guichet, dit sans se troubler¹⁵ : — Damoiselle, lève-toi, lève-toi vite et va voir, car je n'attends ni chevalier ni personne qui doive venir. — Que Dieu, se dit-elle, ne me soit pas favorable, si je ne pense pas que c'est mon seigneur qui veut mettre à l'épreuve mon (supposé) commerce amoureux avec Bascol, car ce dernier ne l'a pas suivi aujourd'hui ! — On frappe cependant un autre coup : — Ah, damoiselle, lève-toi promptement ! — Elle ajoute : — Je n'attendrai pas plus longtemps sans aller voir tout de suite qui est là. — La damoiselle ouvre aussitôt la porte. [Le mari] entre et dit, en entrant : — Damoiselle, tu m'a fait demeurer ainsi trop longtemps ; pourquoi ne venais-tu pas m'ouvrir ? Ne savais-tu pas que je devais venir ? — Non, seigneur, que Dieu me soit favorable ! — Alors le seigneur de Barbastre s'avance, feignant d'être l'amoureux ; le voici venu tout droit jusqu'au lit [de la dame]. Il s'agenouille aussitôt et dit : — Belle dame plaisante, voici votre ami de cœur, et, par Dieu ! ne m'en veuillez pas si j'ai aujourd'hui, à cause de vous, renoncé à accompagner... mon seigneur, auquel cela est fort désagréable. Mais l'amour qui s'est allumé en moi ne me laisse pas aller ailleurs et [ne me permet pas] de m'éloigner de

14. mot à mot : qu'il battra un mauvais emplâtre.

15. mot à mot : avec un cœur certain.

vous ; c'est pourquoi souvent je soupire. — Dites-moi, seigneur, qui êtes-vous ? — Dame, et ne comprenez-vous pas qui [je suis] ? Voici près de vous votre ami, Bascol, qui vous a longtemps aimée. — Alors la dame s'est levée ; elle a bien reconnu son mari¹⁶ (mais cela est pour lui de peu de profit) ; elle crie aussi haut qu'elle peut : — Par le Christ ! Traître, vous n'avez jamais livré un assaut dont il puisse vous advenir plus de mal, car vous serez pendu sans délai : rien ne peut vous sauver de la mort. — Elle le prend par les cheveux et se met à tordre à deux mains le plus fortement qu'elle peut ; mais la force d'une femme est faible, elle se lasse vite d'un gros effort et ne donne qu'un petit coup avec une grosse massue. Après l'avoir suffisamment battu, tirailé et injurié — sans ripostes, car il n'en fit jamais — elle sort de la chambre et ferme la porte [à clef]. Elle laisse donc son mari... tout joyeux comme un homme qui ne ressent aucun mal, car il lui semble que [son épouse] est fidèle. Cependant elle ne s'arrête pas jusqu'à la chambre du chevalier, qu'Amour tourmentait extrêmement, et qui se trouve en face de ce qu'il désirait le plus ; elle l'étreint, l'attire à elle et lui conte tout ce qui vient de lui arriver. Puis elle lui dit : — Bel ami courtois, je vous livre ainsi maintenant de bon gré ce que vous avez toujours désiré, car Amour le veut et me l'octroie. Laissons le bouc se tenir à la corde¹⁷ tout au moins jusqu'au jour et, quant à nous, prenons notre plaisir ! — Et c'est ainsi qu'ils goûtèrent grand plaisir, tous deux dans le même lit, jusqu'à l'appel de la cloche. Alors, la dame se lève et s'en va ; elle appelle tous ses gens dans leurs demeures et leur raconte [l'événement] : — Ecoutez, dit-elle, comment ce fripon de Bascol a voulu me tromper. Il est venu, cette nuit, sonner au guichet ; sous l'apparence de monseigneur, il est traîtreusement entré jusqu'à mon lit et a tenté de me déshonorer, mais j'ai su gentiment me tirer

16. Millot note justement : « (comment se flattoit-il qu'elle ne le reconnoîtroit pas ?) ».

17. Millot : « Laissons, dit-elle, le bouc dans le puits... (Allusion à la fable du bouc et du renard) ». Nous traduisons *corda* par : corde, mais on peut aussi comprendre : « Laissons le bouc dans le piège » (Lévy, *Petit Dict.*, *corda...*, lacet piège).

de là : je l'ai enfermé dans la chambre. — Tout le monde en loue Dieu, et dit : — Dame, bien vous en a pris, mais qu'il meure sur-le-champ, car on ne doit pas tolérer un traître ! — Cependant, ils sont allés s'équiper et courent tous à leurs demeures : vous auriez vu les uns revêtir leurs hauberts, les autres leurs pourpoints, leurs boucliers, leurs chapeaux, leurs coiffes et leurs heaumes aigus ; d'autres saisissent des lances et des dards ; on voit sans cesse venir de toutes parts des chandelles et des torches ardentes. Lorsqu'Alphonse entend les gens venir ainsi vers lui, équipés de pied en cap, il barricade les portes de l'intérieur et s'écrie : — Seigneurs, qu'il n'en soit rien ! Par Dieu, le fils de Sainte Marie, je suis Alphonse, votre seigneur !¹⁸ — Mais eux brisent en toute hâte les portes, avec une violence telle que ni le fer ni le bois ne peuvent y résister. Quand Alphonse entend qu'ils brisent tout, il bondit promptement sur une échelle, s'élève jusqu'à une corniche¹⁹ et rejette l'échelle. Voilà qu'ils ont brisé les portes et sont arrivés, tout armés, jusqu'au lit ; chacun, de toute sa force, frappe dessus, car ils pensent le trouver là. Ne l'y ayant pas trouvé, ils sont tous fâchés et irrités, et la dame en a le cœur triste. Tandis qu'on le recherche, elle jette un regard vers la corniche et voit l'échelle que son mari avait rejetée. Elle revient dire à ses gens : — Barons, j'ai vu le traître ; voyez-le là sur cette corniche ; dressez l'échelle, montez, et qu'il soit mis en pièces sur-le-champ, sans qu'on le laisse seulement discuter ! — Alphonse se met alors à crier : — Barons, et quelles gens êtes-vous donc ? Personne d'entre vous ne reconnaît Alphonse, votre seigneur légitime ? C'est moi, que Dieu me protège ! et, par Dieu ! ne me tuez pas ! — La dame pousse un soupir. Pendant qu'il descend, elle jette un cri, lorsque tout le

18. Millot qui conserve la leçon du *ms*, interprète : « ...ce Bascol, que vous croyez tenir, c'est moi votre seigneur ».

19. Lévy, *Petit Dict.*, : « *bestor, orre*, tour d'angle à demi engagée dans le rempart ». Millot traduit : « il fut obligé de se sauver dans le beffroi ». Ces deux acceptions ne conviennent guère, puisqu'Alphonse, comme on va le voir, est toujours dans la chambre. Appel propose dubitativement : « *Erkertürmchen* ». Nous imaginons qu'il s'agit d'une sorte de corniche intérieure, faisant saillie dans le mur de la chambre, à une certaine hauteur.

monde reconnaît mon mari. Elle crie, pleure, gémit et hurle : — Beau doux seigneur, comment avez-vous jamais eu l'audace d'entreprendre une action aussi folle ? Jamais créature née de mère n'eut aussi grand peur de mourir [que moi] ! Beau doux seigneur, noble, débonnaire, pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi ; et que je puisse trouver, s'il vous plaît, grâce auprès de vous, seigneur, car je ne vous reconnaissais pas, que le fils de Sainte Marie me protège ! Je croyais au contraire que vous étiez Bascol de Cotanda. — Et le mari répond : — Que Dieu me protège, vous ne m'avez causé ni peine ni mal dont vous deviez demander pardon. Mais c'est à moi, dame amie, qu'il faut pardonner, à moi qui suis l'homme le plus faux et le plus traître qui ait jamais vu le jour, car j'ai failli envers moi-même, je vous ai déshonorée, vous, si pleine de valeur, et, par ma faute et ma folie, j'ai conçu de la haine pour mon bon chevalier. C'est par la faute des médisants que tout ce trouble m'est survenu, ainsi que cette mésaventure. Dame amie, noble et pure, pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi, et, s'il vous plaît, que je trouve grâce auprès de vous. Ayons deux corps avec un seul cœur, car je vous jure que jamais, sous aucun prétexte, je n'accorderai foi aux médisants à votre sujet ; il n'y aura nul adversaire qui puisse faire naître une brouille entre nous. — Eh bien, dit-elle, envoyez, seigneur, un messenger [à Bascol]. — Avec plaisir, dame, et volontiers je le ferai, puisque je vois que cela vous plaît. — Oui, seigneur, et plus encore : vous irez voir Bascol, et dits-lui qu'il vous a fait rester ici, jusqu'à ce qu'il soit guéri. — [Alphonse] quitte alors la maison, et fait ce qu'elle lui commande ; il va voir Bascol de Cotanda, et lui envoie ses chevaliers, car jamais une aussi grande joie ne s'est, pour son infortune, élevée dans le cœur d'un homme. Et que vous irais-je raconter encore ? [Alphonse] marche vers la demeure de Bascol, son vassal, et court droit à son lit, où [le jeune homme] se tenait tranquillement et sans bouger, ayant bien clos la fenêtre : — Bascol, dit-il, et comment allez-vous ? — Par le Christ, seigneur, très mal, et j'aurais bien besoin de la santé. Mais comment êtes-vous revenu si tôt ? — dit Bascol à son seigneur. — Bascol, c'est par amour pour vous que je suis resté et que

je resterai, car je n'irais jamais en campagne si vous n'y veniez avec moi. — Pour moi, seigneur, je guérirai, s'il plaît à Dieu, et je ferai ensuite de bon gré toute votre volonté. — Alphonse rentre maintenant chez lui ; il est tout joyeux de son infortune, et ce fut bien fait, que Dieu me soit favorable ! puisqu'il avait soupçonné une dame qui n'avait pas commis de faute. Mais, elle, elle fut beaucoup plus experte que lui en fait de mensonge, à ce qu'il me semble ; c'est pourquoi, noble roi, je veux vous prier, vous et Madame la Reine, à qui le mérite et la beauté rendent hommage²⁰, d'interdire la jalousie à tous les hommes mariés qui résident sur vos terres. Les dames ont, en effet, une telle puissance, elles ont vraiment un tel pouvoir qu'elles font, lorsqu'il leur plaît, passer le mensonge pour la vérité et la vérité pour le mensonge, tant leur intelligence est subtile. Et que tout homme se garde d'une telle affaire, afin de n'être pas toujours en souci, en douleur et en colère, car l'homme que domine la jalousie se plaint et soupire souvent : il ne fera jamais rien de bien, puisqu'il n'y a pas au monde, seigneur, une maladie aussi laide, aussi folle, aussi honteuse que la jalousie. [L'homme jaloux] est moins accueillant et moins hospitalier²¹ ; il en devient moins sociable, car il lui semble toujours qu'il va lui arriver malheur. » — Jongleur, [dit le roi], je regarde ta « nouvelle » comme bonne, gracieuse et belle, ainsi que toi-même, qui me l'as contée ; je t'en ferai donner un tel salaire que tu connaîtras en vérité que la « nouvelle » me plaît. Et je veux que, parmi nous, on l'appelle désormais « l'Ecole des Jaloux ». — « Lorsque le roi cessa de parler, il n'y eut à la cour baron, chevalier, damoiseau, damoiselle, ni celui-ci ni celle-là qui ne prit goût à la « nouvelle » et ne la célébrât comme excellente, de telle sorte que chacun fut désireux d'apprendre « l'Ecole des Jaloux ».

20. Notre traduction est conjecturale. En effet, Lévy, *Petit Dict.*, enregistre : « *acīnar...*, v. n. et réfl. (*a atcun*), s'incliner devant quelqu'un ; rendre hommage » Mais le *ms* donne : *en cuy*, et non : *a cuy*.

21. Ni Lévy ni Appel n'enregistrent : *evidar*, mais on trouve ce verbe dans le *Glossaire Occitanien* (page 141) avec le sens de : couvrir, inviter, attesté par un exemple.

TABLE DES MATIERES

I. — L'auteur	11
II. — L'œuvre	15

CASTIA GILOS

Texte	21
-------------	----

L'ECOLE DES JALOUX

Traduction	35
------------------	----



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 FÉVRIER 1958
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE HABAUZIT
A AUBENAS (ARDÈCHE).
DÉP. LÉG. 1^{er} TRIM. 1958.

